

La chose se décida d'elle-même sans un seul mot, comme il convient pour tout ce que la destinée a arrêté sans nous consulter. Le camp dormait, les blancs avaient fêté l'arrivée du convoi. Bonneaud ayant beaucoup bu, avait abandonné la fumerie au sous-officier de passage et au garde, Méo était parti au village, Sen avait fumé paisiblement dans son hamac, sans songer à rien d'important et au sergent moins qu'à personne. Elle se leva, fit un détour par l'écurie. Ce fut seulement en arrivant au bastion qu'elle constata que sa décision était prise.

Comme Méo s'était glissé près d'elle, elle se glissa sur le lit du doï. Depuis six mois il l'attendait, sachant qu'elle viendrait.

Cette nuit-là fut la vraie nuit d'amour de Thi-Sen, la Perle du fleuve, Madame Cap'taine, Madame Méo..., Madame Doï..., Mademoiselle Nénuphar.

IX

Le Tet s'annonça par une grande paresse générale. Son approche paralysait les énergies. Le zèle des gradés indigènes se dépensait en pure perte. Les linhs ne voulaient plus obéir ni à leurs caïs ni à leurs doïs. C'en était fait pour quelque temps de la discipline : les pirates, les rebelles, les bandits célébrant la fête aussi scrupuleusement que leurs adversaires.

Cette solennité ne correspond à rien d'euro péen; nos fêtes commencées le matin, finies le soir, rarement prolongées le lendemain, ne sauraient lui être comparées. Ses préparatifs sont lents et longs, chacun se dispose de nombreux jours avant celui où, d'un bout du monde chinois à l'autre bout, — chinoisant seulement celui-ci, — les Ancêtres, les Dieux, les Morts et les Vivants doivent être honorés. Pour en marquer l'importance, chacun compte une année de plus et le bébé né la veille se trouve légalement aussi vieux que son camarade né au lendemain du Tet précédent. Les réjouissances se continuent ensuite. Il faut aussi longtemps pour se déshabituer qu'il en a fallu

pour s'apprêter. Aucun travail n'est urgent, aucune nécessité n'est pressante. En cette longue trêve, le devoir des hommes est de jouir de la vie et en cela ils ne perdent point vainement leur temps. C'est surtout, l'époque bénie des usuriers, des prêteurs, et, en un village comme celui-là, du Chinois. Coûte que coûte, il faut de l'argent aux pauvres diables et sous les cieux, de tout temps, l'argent a coûté beaucoup aux pauvres diables.... Les gages s'amoncellent chez les riches, les récoltes futures se vendent à vil prix. Le paysan, demain, paiera par un labeur plus grand et une servitude plus absolue, son bon repas, son thé, son choum-choum, ses chiques, son opium, son tabac et avant tout le bacouan, où l'argent semble glisser de lui-même vers la poche du tenancier. En ville, c'est le temps des folies élégantes, des exagérations somptuaires ; au village le plaisir est plus naïf, moins coûteux, les tentations sont moins nombreuses — proportionnellement la dépense, ici, est plus considérable.

Il faut cependant qu'il soit beau ce jour de l'an exotique qui tombe vers la fin janvier, aussi beau que la fête nationale, notre 14 juillet, que les paysans annamites prennent pour le Tet français. Bonneaud ne passera pas sur la place du village une imposante revue, les linhs ne défilent pas, — les fusils célèbrent aussi le Tet, au ratelier, — il y aura claironnades fantaisistes, et, le soir illumination du camp. L'année prochaine, sans doute, on pourra, comme aux fêtes du régiment, organiser des jeux.

Les jours précédents, le camp avait eu le repos des dimanches vides, le silence des veilles et des lendemains de grande fête. Sitôt la diane — qu'élevés fidèles d'un artiste blanc, les deux clairons embellirent de variantes et d'enjolivures — le bruit spécial aux jours de joie commença. Oh ! ce réveil en fantaisie, tout ce qu'il rappelait à Bonneaud!... ce n'était plus la case tonkinoise, au milieu de la brousse, mais les casernes et les camps. L'oreille attendait en vain les exclamations, les protestations, les bravos ou les sifflets. Les notes irrégulières, là-bas (là-bas cela voulait dire partout ailleurs) s'élevaient, insolentes, bravaches, fières, fanfaronnade de loustics sûrs de la punition, heureux quand même d'affirmer leur indépendance. Jamais Bonneaud ne les avait entendues sans joie, au temps où troupiier il était le plus empressé à les applaudir ; devenu gradé, il avait dû sévir, la logique ne pouvant exister dans tous nos actes.

Fine, fine, active, inlassable, la petite pluie se hâtait d'imprégner le sol d'Annam. Le crachin tombait ; — aussi haut que l'œil pouvait voir dans le ciel on ne distinguait que grisaille. La fête serait triste.

Sen, la première, a commencé les grandes salutations qu'il est coutume de faire ce jour-là. Elle a pour cette grande circonstance, revêtu une robe neuve, toute neuve. Elle en est fière et elle a raison, la couleur, bien nette, est magnifique. Ses laïs sont faits avec un sérieux si comique que Bonneaud éclate de rire. Sen est offensée ; elle conti-

nue gravement, se tourne de l'autre côté et recommence ses poses à l'adresse de La Lande qui s'est à demi réveillé. Il faudrait rire encore et cela la décontenancerait tout à fait ; Méo survient, suivi du cuisinier. Les saluts de Méo sont vite faits, ils tiennent un peu de l'acrobatie. Le cuisinier reste hésitant, — il est chargé du thé et c'est très gênant pour les prosternations...

Les doïis viennent ensuite et derrière eux les caïs, probablement suivis par tous les habitants du camp. Bonneaud interrompt les visites. « Bonjour ! c'est suffisant ». Méo chasse tout le monde, heureux de cette autorité sur des gradés.

Le service est difficile à organiser, il faut établir des gardes d'une heure et diviser la compagnie en équipes, pour éviter l'invasion du village. Ainsi tous seront également mécontents.... Le brouillard-pluie, d'ailleurs, continue à tomber, la journée sera grise.

Un milicien arrive effaré, — il apporte de grands carrés de papier rouge. — Méo traduit d'une seule phrase :

— « Y en a mandarin venir ! »

Ils arrivent aussitôt, les voilà avec leur robe de cérémonie, leur coiffure bizarre dont les ailettes, semblables à deux ailes d'une immense libellule, tremblent. Ils descendent de leurs hamacs, les serviteurs, réquisitionnés pour la circonstance, encombrement la véranda : porteurs de boîtes, porteurs de parasols, traîneurs de drapeaux. Chacun s'est fait entourer d'une escouade pour donner plus de pompe à la cérémonie et ces trois escoua-

des autour des trois hamacs ont trottiné sous le crachin, suivies par les notables, les curieux et tous les enfants du village. Le camp se trouve envahi d'une foule qui crie tandis que, respectueux, déferants, les mandarins dépensent leur science en formules longues, alambiquées, que Méo traduit brièvement, — oh ! si brièvement, que les trois pantins en seraient terrifiés s'ils pouvaient comprendre !

— « Dis-leur que leurs bons dieux, ses diables et ses saints leur f.... pendant longtemps la paix, le bonheur, la tranquillité, des piastres, des enfants, sans oublier des impôts. »

Méo pour traduire reprend ces mêmes formules très jolies, très longues, ce langage pompeux et fleuri dont ils se sont servis et arrange tout pour le mieux. Chacun s'en va content. Les porteurs de parasols, de drapeaux et de pipes dont le tuyau remue comme l'antenne d'un insecte, se mettent à courir, vite, vite, très vite, peut-être simplement pour augmenter le désordre. Leur course serait très curieuse, sur la route, si les couleurs éclatantes ayant perdu leur vigueur, n'étaient devenues très ternes, elles aussi, sous les obstinées gouttelettes.

Cette fête avait pour Sen une très grande importance. Elle devait marquer sa position exacte dans la hiérarchie féminine. Les femmes des miliciens étaient venues dès le matin la saluer et lui souhaiter un ventre prospère... elles comptaient peu pour « l'épouse du chef » et les femmes des pêcheurs et

des artisans ne comptaient pas davantage, quoique Sen se soit arrêtée souvent, pendant les premiers mois, dans leur case et ait eu avec elles de longues conversations.

Les femmes des notables, celle du mandarin, celle du Chinois, si fine, si raffinée, occupaient seules l'esprit de la fillette. L'une était aussi fille de mandarin, mais née dans un grand centre, donc supérieure à Sen. Viendraient-elles au camp, comme si Sen était vraiment la femme du blanc ? Quelle humiliation si aucune ne venait vers elle !

Thi-Sen, Thi-Sen, le nom lui restait obstinément, cachant sous la gentillesse de l'appellation une injure grave, très grave. Thi-Sen, Mademoiselle Nénuphar, — comme si, sous le toit de l'inspecteur elle était demeurée vierge encore. Les autres femmes — et mêmes les concubines des soldats — étaient Madame, pour attester qu'en un foyer elles avaient occupé une place... Seule, Sen demeurait Mademoiselle Sen, malgré le gros et grand mari qu'on lui connaissait, et ses deux amants, comme lorsque dans la maison paternelle elle était une toute petite fille.

Le soleil arriva enfin, vers le milieu du jour à écraser sur le sol les dernières gouttelettes, et presque aussitôt, les « Dames notables » firent leur apparition. L'instant était favorable, les deux blancs étaient partis à cheval. Le logis était à Sen. Elle fit les honneurs de la grande salle avec beaucoup de distinction. Il fut dit des paroles bien futiles durant ces longues visites. Avec les chiques et le

thé, Sen offrit des choses tout à fait précieuses, des cigaretttes comme en fument les Français ; elle se sentait fort à l'aise, dans ce rôle qu'elle n'avait pas étudié cependant. Le camp, à cette heure lui appartenait, les linhs étaient prêts à obéir à ses ordres. Sen sentait, devant l'empressement des femmes désireuses de se concilier ses bonnes grâces, qu'elle était devenue quelque chose d'important dans le grand rouage hiérarchique de son pays.

Puis il y eut du brouhaha, les visiteuses prirent congé. Bonneaud et le garde venaient d'arriver, les chevaux, énervés de la longue course au pas sur la terre détrempeée s'ébrouaient de joie, sautaient, dansaient.

Sen, assise sur une caisse, près de la table, durant le dîner, parle des grandes réjouissances projetées pour le soir, chez le Chinois. Ses mots français, quelques mots annamites, firent comprendre sa pensée. Précisément, Bonneaud est de belle humeur. L'illumination du camp a réussi à merveille. Les lanternes accrochées de place en place forment un cercle régulier, Jonnant au plateau et à sa base, une clarté blafarde dont les miliciens sont étonnés et charmés. Le jour s'est passé sans incident, chaque fraction est sortie et rentrée aux heures indiquées. Dans le jardinet, dans le chemin de ronde, devant les cases, les hommes ont organisé leur repas.

— « Sen, allons chez le Chinois. »

— « Moyen. »

Les phrases qui plaisent se comprennent plus aisément que les autres. La fillette est toute joyeuse en répondant ce mot d'acquiescement et d'approbation substitué au « oui » trop simple.

Dans la nuit très noire, précédés et suivis par les porteurs de torches, ils vont voir les paysans se distraire... couple étrange, unissant deux spécimens bien divers de deux races si différentes. Sen paraît plus petite et plus fluette dans sa belle robe neuve chargée de colliers d'argent, à côté de Bonneaud, que son voisinage rend gigantesque. Ils se tiennent par le petit doigt, ainsi que le font les grands amis ou les petits amoureux.

Dans le village, les pétards, au risque d'enflammer toutes les maisons, éclatent à tout instant pour célébrer les êtres qui se fêtent en ce jour. Ils font un bruit incessant de fusillade et répandent une bonne odeur de poudre.

Quoique la maison du Chinois soit pleine, il ne s'y fait pas grand bruit ; dans la salle du rez-de-chaussée, le jeu fixe toutes les attentions et les fumeurs reposent doucement sur les lits de camp installés au premier étage. Deux Chinois nouveaux aident l'excellent Lien-Kin. Ils ont surgi, pour les besoins de ce jour, empressés et habiles comme s'ils avaient fait un long apprentissage dans la maison. Ils célébreront leur Tet plus tard, apparemment, trouvant inutile de sacrifier un bénéfice certain pour des piétés vagues.

A l'arrivée de Bonneaud les jeux sont interrompus, les Annamites le regardent craintivement et, sachant qu'il ne faut point se montrer riche à un

puissant de la terre, chacun cache son argent. Bonneaud s'en inquiète peu. Le mandarin a connu sa présence et il vient le supplier de venir chez lui. Il présidera la fête en l'honneur des Ancêtres dont les noms sont inscrits à la porte pour que les ombres distraites ou maladroitement ne se trompent point de maison.... Thi-Sen a été oubliée dans l'invitation, — d'ailleurs elle préfère demeurer là avec Méo.

Le jeu reprend vite, le croupier agite sa baguette, marmonne les chiffres, encaisse, encaisse presque toujours. Les sapèques, les morceaux d'argent filent vers un grand sac d'où ils ne ressortiront plus ; l'attrait du jeu est si grand que nul ne partira s'il possède quelque chose... Sen et Méo sont les gros joueurs. Leur impassibilité égale celle qu'affectent leurs voisins ; ils perdent vite, vite, très vite... Sen s'est dépouillée de ses colliers, de ses bracelets, elle voudrait perdre encore... Le mandarin vient la chercher.

Il y eut grand tapage. Bonneaud a constaté la disparition des bijoux et flairé l'aventure. Brandissant sa cravache, criant, jurant, il est arrivé en courant. Les Chinois et les joueurs sont épouvantés. Ils tremblent pour leurs épaules, ils tremblent aussi pour leurs aïeux dont la réputation va être ternie... Qu'ils se rassurent, l'inspecteur n'insulte qu'eux-mêmes et sa cravache ne s'attaque qu'à la

table. Les cailloux sautent, disséminés en trois coups. Lien-Kin cherche les paroles les plus humbles pour apaiser ce grand courroux.

Voilà les bracelets, les colliers. Ils sont à Sen ; qu'elle les prenne, et aussi un sac un peu lourd qu'elle n'a pas apporté en venant. Sen rit, son mari est calmé. Cette restitution l'amuse prodigieusement. Aussi, sitôt la reprise du jeu, jette-t-il une pièce blanchie. L'enjeu est gros pour ces miséreux. Le Chinois est héroïque et Bonneaud gagne, cela fait trois pièces. Méo devra faire largesse en son nom... Les joueurs sauront combien la justice est prompte lorsque la faute a touché un maître ; ils pourront réfléchir aussi sur ce sac, offert en cadeau sans que Bonneaud s'en doute...

Cette restitution apprendra à celui qui en douterait encore que Sen est autre chose qu'une petite concubine négligeable et que les Français écoutent beaucoup ce que leurs esclaves d'amour content...

Sen regrette de ne pouvoir jouer toute la nuit, c'eût été à coup sûr : elle a fort bien vu que le Chinois, pour faire gagner le blanc, en escamotant un caillou, a faussé le chiffre.

X

Le camp a repris son aspect accoutumé, peu à peu. Il ne reste de la fête qu'une très grande pauvreté et des souvenirs. Du matin au soir le cliquetis des armes, les appels, les commandements, les réprimandes éclatent. Le soleil est revenu, — soleil d'hiver brûlant à midi, si paresseux au lever et si fatigué au coucher qu'il ne projette plus que des ombres légères.

Il est deux heures, la sieste vient de finir. Thi-Sen, suivie de ses deux pages mal peignés, s'en va, sous son chapeau champignon, commander au village une bague au forgeron. Celui qui peut le plus, peut le moins : le forgeron est aussi bijoutier ; pourquoi, sachant travailler le fer, ne cisèlerait-il pas l'or ? Sen se redresse de toute sa taille — cette attitude ne diminue point les bouts de ses babouches et n'élève pas bien haut son chignon. Elle voudrait obtenir une cambrure bien accentuée ; elle est restée fillette malgré l'effort, malgré les bras jetés en arrière, le sarrau tombe droit comme s'il ne couvrait pas une poitrine de femme, la dé-

marche cherchée reste imparfaite, à peine une esquisse de ce qu'elle devrait être.

Sen a franchi la porte, descendu le petit sentier raide, fait pour les pieds nus des linhs et les gros souliers des blancs, elle va passer l'enceinte extérieure. Un homme accroupi près de là se lève et balbutie une prière. Un marchand venu vendre le contenu de son plateau ? Sen passe sans daigner appuyer sur lui un regard... Il insiste, se prosterne, supplie. Sen n'a rien entendu.

Au retour, il est là encore et recommence ses saluts et ses prières. Sen, cette fois, entend parfaitement. L'homme est un paysan du voisinage, un milicien l'a volé. Méo ? Le nom est venu à l'esprit de la fillette tout de suite... non, ce n'est pas Méo, c'est le palefrenier, Van-Tien.

„— « Si Madame Cap'taine voulait parler ; si Madame Cap'taine daignait accepter... »

Le plateau contient quelques fruits, couvrant un collier, un petit collier, tout petit, le plaignant n'est pas riche. — Sen est tout à fait novice, dans ces interventions. Elle accepte ; un collier ne saurait être repoussé. Elle n'a pas réfléchi qu'un collier peut très bien se refuser, surtout lorsqu'il est léger, pour en obtenir un plus lourd. La démarche touche Sen plus que le présent, elle lui apprend qu'elle est devenue pour les paysans aussi « Madame Cap'taine ».

Elle se montre très inexpérimentée, elle s'est engagée formellement, bien à la légère, sans savoir si l'accusé n'est pas plus riche que son accusateur, point capital pour un jugement annamite. Elle le

regrettera plus tard, à la réflexion, mais elle tiendra sa promesse. Elle ne sait pas trop comment elle y réussira. Le principal est fait puisqu'elle possède le collier.

La nuit est venue sans que l'instant favorable se soit présenté. Par malheur, l'inspecteur semble très irritable. Sen, comme les linhs, connaît ses colères subites qu'un rien fait naître.

C'est l'heure où les lucioles commencent leurs grandes rondes endiablées, où la veilleuse brille, à peine plus grosse que l'une d'elles. Au moment où le camp va entrer dans le silence, le factionnaire jette un tel cri d'alarme que Bonneaud, arrachant son revolver au passage, court à la barrière. La Lande hâtivement tire la pipe prête et se lève. Sen, clopin-clopat, suit. Il n'a pas le moindre danger. L'incident est banal : au loin, un feu de brousse vient de s'élever.

Les arbustes, les herbes, gonflés par les pluies, asséchés par la période de soleil, venue après le Tet, offrent une proie facile aux flammes qui semblent courir sous l'impulsion du vent, aller à droite, à gauche, avancer vite, reculer lentement. Le vent, hésitant d'abord, souffle dans un sens égal, de la forêt à la montagne. La tache s'élargit, les flammes très hautes la dentèlent, comme un drapeau annamite étendu entre le ciel sombre et la terre noire. On devine les langues de feu gagnant peu à peu la brousse ainsi que les lames à marée montante envahissent la plage.

La beauté du spectacle est farouche. L'esprit de

Bonneaud y trouve je ne sais quelle superstitieuse angoisse, peut-être en souvenir du feu infernal dont l'éducation catholique a terrifié son enfance.. Les miliciens reconnaissent, dans les formes fantastiques, des bêtes de leurs légendes. Seul, le garde a paru calme, il est revenu à sa fumerie tout aussitôt et, tourné vers l'horizon, il suit d'un œil distrait les lueurs fantastiques.

...Pour lui, le spectacle est bien autrement grandiose. Il se sent proche de cette brousse qui crépite ; non seulement il voit le feu... il l'entend. Il voit et il entend aussi d'autres choses que ne voient ni n'entendent son chef et ses linhs et dont le nhaqué imprudent, cause de l'incendie, lui-même, ne peut se rendre compte :

L'agonie brève des milliers de petites bestioles, étonnées de cette chaleur et de cette clarté proche, tombées les premières dans le brasier, les infiniments petits de l'air, incapables de fuir, sitôt morts que touchés, et même les lucioles dont la clarté bleuetée meurt dans le grand brasier. La fuite affolée, désespérée, des bêtes, réunissant côte à côte la victime chassée et le chasseur, celles qui bondissent et celles qui courent. Le vol des oiseaux lourds, l'éperdu battement d'ailes des petits venant d'eux-mêmes se brûler aux immenses flammes, perdre la raison dans un tourbillon de fumée. Et le départ en ligne droite de la gent innombrable des reptiles traçant leur route dans les herbes, en sifflant, infimes et grands, serpents au venin redoutable et coulevres anodines, voulant mieux

fuir, revenant, rejoints pour une agonie indicible, léchés partout par la flamme, tressautant comme des pailles emplies d'air, tordus comme des racines sèches et flambant comme elles en crépitant : leur belle robe tachetée, annelée ou pointillée devenue un fourreau noir trop étroit qui éclate.

Il voit aussi la stupeur de l'Annamite éveillé par la première lueur, terrifié, n'ayant même pas la présence d'esprit d'invoquer Bouddha, qui, peut-être, aurait pu arrêter ces flammes devenues si vite des monstres infernaux... L'homme va, court, suivi par le feu, le dépassant d'un effort, buttant, courant encore, culbuté, relevé, culbuté de nouveau, comme si les pierres, les arbustes qui ne peuvent échapper voulaient entraver sa fuite... Il est haletant d'effroi... s'il peut courir encore il sera sauvé... Le voilà presque loin du brasier. Il ne s'aperçoit pas qu'il a retrouvé le sentier. Ramené par le hasard, il ne s'explique pas ce miracle, ne reconnaît pas qu'il a décrit un demi-cercle, ne soupçonne pas l'influence heureuse de Bouddha. Il ne songe qu'à fuir, fuir encore. Le spectacle est terrible de cette nappe de feu, coulant doucement vers lui... Fuir, fuir... là-bas la route est libre... mais non ! la flamme a gagné, la route est coupée ! Il faut aller vers la montagne... et l'homme pique droit. Avant d'arriver, il lui faudra éviter les buissons, les buttes de terre, trébucher, tomber, rouler. Si aucun choc ne l'étourdit, s'il peut continuer son effort, si aucune mare ne l'arrête et si aucun Génie ne le précipite dans un trou, où déjà des bêtes sont tombées, il gravira les flancs abrupt-

tes et, si les flammes escaladent aussi la montagne, il ira de l'autre côté, très vite, très vite, pour rouler jusqu'en bas. Les Génies, les Dragons, les Fauves l'épargneront-ils, ce petit homme qui fuit comme un animal de toute la force de ses petites jambes, qui a crispé toute sa volonté pour chercher à échapper ? Il lui faut entrer dans les herbes, de grandes colonnes de fumée ont déjà envahi la montagne. Les bêtes sont là tout autour de lui dans un but identique, détalant de toute la puissance de leur jarret, déroulant leurs anneaux, peinant de tous leurs muscles dans un suprême effort, guettées peut-être là-bas par celles qui sautent et qui en quelques bonds ont sauvé leur vie. Toutes ont, comme le nhaqué, la même terreur de ces monstres impalpables qui mangent tout sur leur passage. Elles savent que l'homme maladroit les a fait naître : s'il leur restait une ombre de raison, ce serait pour l'exterminer, s'en repaître, les grandes qui broient laissant la place aux petites, les minuscules qui rongent vite et dont les armées innombrables travaillant côte à côte, auraient tôt fait de le réduire à néant.

Une légère brindille s'est envolée, portée, soutenue par le vent dans une de ces colonnes noires qui montent jusqu'au ciel. Elle a couru plus vite que les êtres, plus vite que la flamme, dont la marche paraît s'être ralentie pour mieux pouvoir tout dévorer... Et un nouveau foyer s'élève, puis, deux, puis trois, qui se rejoignent et s'élargissent. Les fuyards vont vers eux, emportés par leur élan, et lorsqu'ils s'arrêtent, c'est pour hésiter entre ces

deux nappes dont l'éclat les éblouit. Un instant ils s'observent, leur haine reparait, aussi farouche que si tous ne devaient pas mourir et tous piquent, mordent, pincet au hasard, avant de repartir. Le vent tord les flammes, les roule comme un tourbillon roule les eaux, fait un grand cercle de feu, dansant, sautillant en une ronde joyeuse. Les bêtes commencent à tomber suffoquées, autour de l'homme qui a chu au centre et chacune lance son dernier cri. Leur agonie se confond, — avant qu'elles ne forment qu'un brasier, — sifflant, criant, hurlant, mêlant à la grande voix de la tourmente, la voix terrible de l'Epouvante et de la Mort...

...Et le garde La Lande de Chartonnaix s'endort sans peur, dans la parfaite quiétude de sa chimère en voyant couler doucement sur les cadavres de ces ennemis, unis dans une même mort, une nappe de feu très claire, très belle, très unie.

Vu du camp, l'incendie n'avait rien de menaçant ; les flammes rejointes en beau lac, allaient peu à peu se rétrécir, le collier incandescent, s'éteindrait petit à petit. Avant peu ce serait de nouveau la pleine et belle nuit profonde, sans bruit, où seules, les lucioles mettraient un peu de vie. Ce fut vers le matin, tout au bord du jour que la flamme mourut. Le ciel s'éclaircissait, il n'y eut plus qu'un peu de fumée, quelque chose de gris dans les premières lueurs de l'aurore, une mince colonne s'élevant vers le ciel.

En rentrant dans sa maison, Bonneaud, qui, assis à terre, au milieu de ses hommes s'était, sans rien dire, absorbé dans le spectacle, incapable de penser, comme incapable de dire, se sentit allégé du mystère qui l'étreignait. Mystère lointain, vague, inanalysable, reste de superstition peut-être.

Sen était restée bien sage à côté de lui. Toute la nuit elle avait roulé dans sa tête le projet de la dénonciation ; la chose était difficile à expliquer, très difficile et Sen n'avait pris aucune décision.

Pourtant, tout à trac elle lâcha :

— « Van-Thien — y en a voleur, beaucoup — y en a voleur nhaqué ».

Bonneaud s'arrêta. Voler le paysan était bien le méfait du troupier, — pour avoir depuis longtemps assisté à des fautes pareilles, il savait l'importance du châtement rapide.

— « Doï ! doï ! Van-Thien ! saïs !... »

Le sergent et le palefrenier accoururent au petit trot et celui-ci pressé par Méo, par Sen, par le doï, confronté avec le nhaqué mandé en toute hâte, contre toute sagesse annamite avoua.

Ce fut la première intervention de la fillette dans la discipline du camp. L'échine du saïs ne l'oubliera pas de sitôt.

XI

Le premier courrier après le Tet, avait apporté deux lettres inattendues. L'une, qui avait séjourné longtemps à Hanoi, dans les bureaux, était pour La Lande, l'autre pour Bonneaud qui l'eut vite lue. Le garde tournait la sienne. Il se leva du bureau, parut chercher un endroit convenable pour la poser ; ce fut une minuscule étagère de bois incrusté. L'ayant soigneusement placée là, il fit un petit signe comique à son adresse.

— « Bonjour, bonjour ! Bonneaud, tu seras gentil, s'il vient d'autres exemplaires, de les mettre, avec un chiffre, là au même endroit. Soigneusement, Bonneaud... c'est la famille ».

Famille ! Le mot avait dans sa bouche une résonnance extraordinaire. La voix ne tremblait pas, n'avait pas l'accent ému qu'il suscite habituellement sous les paillottes. Famille ! c'était si étrange de voir La Lande abandonner son mutisme ! Une lettre à son adresse était aussi, il est vrai, bien inattendue...

— « Et que te dit cette lettre ?... »

— « Oh ! Bonneaud, crois-tu que je vais remuer »

ce silence si doux. Voyons, voyons, Bonneaud. C'est ma sœur, ma propre sœur qui m'écrit. Cela ne m'étonne pas, il faut bien savoir si je suis vivant ou mort. Vivant, je représente une part, une part minime, et l'un de mes parents doit être malade, alors... on veut savoir,... pour... les partages...

— « Voyons, La Lande... rugit Bonneaud, tu es insensé !

— « Oh ! ne discutons pas, veux-tu. Je sais, je devine, des dessous que tu ignores, que tu ne peux soupçonner, toi,... maintenant je ne sais plus ouvrir que les enveloppes administratives ».

Il allait vers le lit à opium, mais retrouvant la force d'avoir de la colère, il revint, prit la lettre, la mit sous le nez de son ami.

— « Il y a peut-être là-dedans des choses terribles, peut-être l'annonce d'une fin, d'une ruine, d'un désastre. Cela a été écrit dans un joli boudoir, sur un gentil bureau, par une femme élégante, une fille de ma race et... belle, Bonneaud, comme nous ne sommes plus habitués à en voir. Peut-être me dit-elle des phrases tendres, douces, comme on ne nous en a dit, ni à l'un ni à l'autre, depuis notre enfance. Ces mots, sur le beau papier, ont un but, ils cherchent à plaire, à charmer, oh ! j'en suis sûr, ils couvrent des hypocrisies de pardon, un piège d'affection. Que sais-je ? La femme qui a écrit ceci, jeune, jolie, bien portante, heureuse, attend la réponse, pas trop anxieusement, je pense. Elle l'attendra longtemps. Moi, son frère, son vrai frère, garde de la milice, au visage ravagé,

au teint basané, aux cheveux tondu ras, moi, qui pue l'opium, l'absinthe et aussi la poussière annamite, dans ma paillotte, je ne veux rien répondre et je ne veux pas savoir. Tu entends ? Rien ! n'objecte pas les inquiétudes, l'affection tardive, le remords même, tout cela ne saurait racheter mes angoisses, mes rages, ni remédier à ce qui a été fait. Ce que je suis devenu : tu le vois. — Que les miens vivent, qu'ils meurent, que m'importe ! les lettres suivantes, s'il y en a, iront là, sur cette étagère et le jour où — oh ! ne fais pas l'étonné — le jour des salves et de la messe, tu sais, hé bien ! tu feras un beau paquet que tu leur expédieras, tu entends, un beau paquet où tu les mettras toutes, bien rangées, intactes, avec un état, un bel état sur notre sale papier officiel :

« *Etat des lettres reçues par M. le garde La Lande et retournées à sa famille* ». — Voilà tout, sur ce, bonjour !

— « Alors, fit Bonneaud, que répondrai-je à ceci ? »

Il tendait sa lettre, la seule que ce courrier lui eut apportée. Le garde y jeta un coup d'œil rapide.

— « Ah ! fit-il, on a prévu mon silence ! Que vas-tu donc répondre ? »

Bonneaud faiblit sous son regard. Il eut la force de dire :

— « La vérité.

— « Ce sera ma vengeance ! Ecris, Bonneaud, écris tout sans rien atténuer... Non ! Tu ne le

feras pas ; tout bien pesé je vauz mieux que cela. Non, Bonneaud, je t'en prie. J'étais bien paisible, m'endormant petit à petit, il va falloir des jours, des jours, maintenant pour oublier. Bonneaud, je t'en supplie, mon seul ami. Tu comprends, n'est-ce pas ? Tu es autre que ces gens à âme compliquée, tu as un cœur droit et franc. Ecris ce que tu croiras devoir écrire... Je me fie à toi ».

Bonneaud suivait la silhouette qui, lasse de l'effort, courbée, vieillie, s'éloignait. Il s'interrogea longtemps ; le problème était difficile pour lui. En la droiture de son caractère il venait de décider son devoir. Peinant pour écrire, évoquant avec rancune un peu, la femme aristocratique qui lirait sa lettre, Bonneaud commença le pénible labeur de sauver la mémoire de son ami. Jamais une lettre ne fut aussi difficile à rédiger, jamais un devoir ne lui laissa un tel contentement de soi-même. Un jour il faudrait en écrire une plus difficile encore, Bonneaud le savait et se sentait tout prêt à le faire...

Plus tard il vint un autre tram. Deux ou trois s'étaient succédés depuis. Les courriers n'apportaient rien d'imprévu : les habituelles nouvelles du pays, les lettres officielles, les journaux.

La Lande et Bonneaud, certain jour, trouvèrent une enveloppe bordée de noir dont un autre pli cachait l'adresse. Ils se regardèrent, pensant qu'elle apportait une nouvelle de mort. La Lande n'était pas resté impassible... ce n'était pas pour lui qu'il craignait et ce fut lui qui lut. Devi-

nant aussitôt, il tendit la main. Bonneaud, dès les premiers mots, sentit comme un nuage passer devant ses yeux, son poing s'abattit sur la table.

Ce fut tout ! Bonneaud n'expliqua pas qu'il venait de recevoir le grand coup, celui qui ne frappe qu'une fois dans la vie, qui brise le cœur, parce qu'il paraît inhumain et semblait impossible, celui qui atteint les fils lorsque s'éteint leur mère. Le garde avait bien balbutié quelques mots — les condoléances lui parurent difficiles à trouver, difficiles à dire... Bonneaud ne les eût sans doute pas comprises en cet instant. Ce fut tout ! Il n'y avait rien à dire, rien à faire... Il aurait fallu pleurer, les larmes calment et sauvent les hommes les plus forts... Bonneaud ne savait plus... il arrive que l'on ne sache plus...

Le coup venait de balayer en lui tout ce qui s'est peu à peu amassé, tout ce qui dort et qu'ensuite il faut réapprendre : la tendresse, les affections, l'espoir, la sensation même des choses et la sensation de vivre.

Ils furent deux à veiller sur lui. Sen, inconsciente, accroupie dans un coin, silencieuse, sous le poids de terreurs vagues, et le garde qui, hanté par l'idée fixe d'un désespoir tragique surveillait, du lit de camp, son compagnon, comme un bon chien fidèle s'inquiète de son maître endormi.

La vie militaire du camp s'était arrêtée subitement. La douleur du chef semblait avoir atteint aussi les hommes qui cependant ne se l'expliquaient point. Le missionnaire vint bientôt, les nouvelles se savent vite dans la brousse ; — il